

L'ère de la post-vérité

Michaël Lainé

# L'ère de la post-vérité

*Comment les algorithmes changent  
notre rapport à la réalité*



La Découverte

Composé par Facompo (Montrouge)  
Création graphique de la couverture : Valérie Gautier  
Dépôt légal : mai 2025

**S**i vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information par courriel, à partir de notre site **www.editionsladecouverte.fr**, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-348-08843-8

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, 2025  
34, rue des Bourdonnais – 75001 Paris

À Gwenaëlle,  
toi qui fais battre plus fort mon cœur,  
puisque l'on ne peut se rassasier du vrai et du beau  
et puisque ressentir l'émotion d'un(e) autre est,  
en soi, la plus belle des récompenses

À Marie, mesures-tu combien  
j'ai de la chance d'être ton ami ?

## Introduction

---

Ceci est l'histoire d'un crime dont nous sommes les complices ou les témoins passifs. La victime est la valeur de la vérité. À une époque où tout un chacun se réclame de la raison, le monde semble avoir perdu la tête. Les agresseurs se dépeignent en victimes : les assaillants du Capitole et de Brasilia entendaient déjouer un complot. Dire n'importe quoi, appeler au coup d'État et croire que le réchauffement climatique est un canular inventé par les Chinois ne sont pas des obstacles à l'élection démocratique : les États-Unis ont à nouveau désigné Trump pour présider à leur destinée. Lors de son investiture, il s'est trouvé bien des commentateurs, en France, pour estimer que le salut nazi de Musk n'en était pas un, ou qu'il était juste « polémique » : manifestement, admettre les faits pose problème. Les pollueurs se présentent en champions de l'écologie : la COP 28 se tient à Dubaï. Les partis antisémites défilent contre l'antisémitisme, sur fond de progression mondiale de l'extrême droite qui, paraît-il, n'est pas raciste.

Comment expliquer un tel écart entre les croyances et la réalité ? Vivons-nous un cauchemar éveillé ? Et si tout cela n'était que le symptôme d'un mal plus général, souterrain et insidieux ? Serions-nous entrés dans une ère où la fiction et la vraisemblance ont plus de valeur que la vérité ? Aurions-nous glissé insensiblement hors de la réalité – avant que celle-ci, tel un boomerang, nous revienne à la figure ?

Nos cadres de pensée ont en tout cas évolué avec une déconcertante rapidité. Le phénomène est mondial. Quel

changement majeur pourrait l'expliquer ? Partout, notre environnement est devenu numérique – le temps d'un souffle à l'échelle de l'histoire humaine. Nous nous informons, réfléchissons et interagissons plus par ce biais que par n'importe quel autre<sup>1</sup>. Le Web nous a pris dans ses filets. Internet et les réseaux sociaux ont si largement envahi nos vies qu'il faut presque un effort d'imagination pour se rappeler que le plus vieux d'entre eux, Facebook, vient seulement de souffler ses vingt bougies. Or la technologie qui les structure n'est pas neutre, elle n'est pas faite pour acheminer les meilleures informations et données. Le critère de « pertinence » censé gouverner le travail des moteurs de recherche ou des « suggestions » de nos fils d'actualité ne renvoie pas à la qualité du contenu. Le cyberspace, fondé sur des règles invisibles, les algorithmes, est conçu en vue de maximiser les revenus publicitaires, et donc le trafic. L'objectif est de nous tenter, de nous séduire, afin que nous interagissions avec le contenu recommandé. Sommes-nous bien certains que la recherche de la vérité constitue le mobile principal de notre comportement en ligne ? Ne nous fions-nous pas trop à notre discernement pour démêler le vrai du faux ? Au fond, nous serions bien en peine de dire comment naissent nos opinions. Les algorithmes informatiques ont une puissance de calcul telle qu'ils sont à même d'identifier avec finesse nos désirs et nos motivations, de sonder nos pensées, à partir de nos traces numériques. Ils ont appris à nous connaître intimement – mieux que les personnes de notre entourage. Ils savent ce qui provoque nos réactions et suscite notre intérêt.

Ne serait-ce pas cela qui explique que des individus instruits ou intelligents puissent évoluer dans un univers de « réalités alternatives » ? En effet, la raison n'est pas la sagesse mais un outil à double tranchant : tout dépend de l'usage que l'on en fait, de l'objectif que l'on poursuit. Et si les algorithmes s'adressaient en priorité à la part de nous-mêmes qui souhaite s'extraire de l'inconfort du doute, sauter aux conclusions et effacer la frontière entre l'image et la réalité ? Après tout, les moteurs de recherche et les suggestions de contenus ne

présentent pas de marques évidentes de partialité. Notre vigilance critique est abaissée. Au surplus, nous nous berçons de l'illusion que nous sommes maîtres à bord de notre esprit. Mais n'est-ce pas précisément pour cette raison que nous ne sommes pas à même de percevoir que les contenus suggérés par nos applications et sites préférés ne sont pas neutres et objectifs ? Invisibles, les biais des algorithmes s'appuient sur ceux de notre cerveau. Comment pouvons-nous être certains que nous ne sommes pas enfermés dans quelque bulle cognitive ? Si nous observons la société autour de nous, n'apercevons-nous pas que les gens sont moins capables de comprendre l'altérité et de tolérer le désaccord ? Il y a une polarisation croissante ; peurs et haines enflent. De plus en plus de gens prennent leurs fantasmes, leurs chimères et leurs craintes pour des réalités. La vérité est dévaluée. Non qu'elle disparaisse comme référence, mais elle est assujettie à l'image de soi ou du monde. Soit c'est l'indifférence à son égard qui progresse, soit c'est une sorte de subjectivisme radical – la réalité ne serait qu'une croyance partagée –, soit c'est la fuite en avant, car personne ne peut vivre encombré de doutes lancinants ou avec la certitude d'être dans l'erreur, c'est-à-dire idiot ou borné : plus on déforme la réalité, plus on affiche son attachement à elle, plus on refoule ses doutes, plus ceux-ci reviennent comme un boomerang dont on se protège par un renforcement des certitudes. Appelons « post-vérité » ce phénomène social majeur de notre temps. En première approximation, il désigne une situation où les croyances sont plus importantes que la vérité, où la subjectivité supplante l'objectivité. L'image de soi a plus de valeur que la réalité ; l'image du monde importe plus que le monde lui-même.

La démonstration développée dans ce livre est que les algorithmes sont à l'origine de ce changement des mentalités. Nous verrons pourquoi et fournirons les clefs de compréhension de ce qui se déroule sous nos yeux et nous dérouté. Le cyberspace n'est ni l'outil d'émancipation que ses promoteurs y ont vu, ni un domaine technique neutre, fait pour acheminer les meilleurs contenus.

Mais d'abord, obvions à une méprise courante. Le terme « post-vérité » ne renvoie pas à la définition maladroite et naïve qu'en a donné le dictionnaire d'Oxford en 2016, lors de la première élection de Trump : « circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles ». Quoique le dédain pour les faits existe bel et bien, le problème réside plus souvent dans leur interprétation. Les « fake news », dont la gravité est indéniable car 75 % des consommateurs de médias les considèrent comme exactes<sup>2</sup>, ne résument pas davantage le phénomène.

En affirmant que nous sommes entrés dans une époque de post-vérité, nous ne prétendons pas qu'il n'y a jamais eu, auparavant, de mensonges, de désinformation ou de manipulations. Par exemple, la duplicité des politiciens n'est pas nouvelle, c'est notre rapport à cette duplicité et plus largement à la vérité qui l'est. C'est le fait de vivre dans une société qui vise non à la vérité mais à l'assouvissement de tous les désirs. Bien entendu, l'ignorance, la surestimation de son savoir, le dogmatisme et le cynisme ont existé de tout temps. Au moins la vérité constituait-elle une valeur. Il semblerait que ce soit moins le cas aujourd'hui, alors même que l'ensemble de la population est alphabétisée et a directement accès au plus vaste ensemble de connaissances jamais produit. C'est le contraire que l'on aurait dû constater. Osons l'analogie : la mutation sociale en cours est analogue à la « sécularisation », cette perte d'influence des valeurs religieuses intervenue au cours du xx<sup>e</sup> siècle dans les sociétés dites « occidentales ». Celle-ci n'a pas signifié l'agonie de la foi – les croyants constituent toujours une fraction très conséquente de la population. Elle n'a pas plus impliqué le surgissement *ex nihilo* de nouvelles idées et de nouvelles conduites. Non seulement l'incroyance et l'irréligion existaient auparavant, mais les nouvelles valeurs avaient été en partie influencées par celles qu'elles remplaçaient. De même, il y a peu d'éléments inédits dans la « post-vérité ». Bien des traits de cette évolution des mentalités étaient déjà présents dans le passé, soit en germe, soit



comme phénomènes circonscrits. Mais ils n'avaient pas cette ampleur et cette généralité. Ils n'étaient pas aussi exacerbés et hors de contrôle.

Il s'agit pour l'essentiel, mais pas uniquement, d'une question de valeurs dominantes : la vérité est subordonnée à d'autres objectifs. Tant qu'elle n'y contrevient pas, elle peut être portée aux nues. Le désir, l'image de soi notamment, vaut plus. C'est pourquoi la vraisemblance importe, car une croyance que l'on saurait fautive serait par là-même condamnée à disparaître. Il s'agit de sauver les apparences, pour soi ou pour celles et ceux dont on cherche l'affection. Une opinion vaut d'abord comme expression de son identité ou de sa singularité – et, à ce titre, il convient de ne pas trop se pencher sur les incertitudes l'entourant et de rejeter les avis contraires. Reconnaître la vérité comme valeur impliquerait de réaliser l'insuffisance de ses réflexions, de s'ouvrir à celles des autres, d'accueillir le doute et le questionnement comme une étape nécessaire à l'élaboration d'un point de vue pertinent. En ce domaine non plus, les individus ne sauraient s'autosuffire : nous avons besoin des autres pour être plus intelligents, ces autres susceptibles de mettre en lumière les lacunes et limites de nos raisonnements, et de nous faire penser mieux et plus loin. Las ! Cela est non seulement perçu de plus en plus comme une atteinte insupportable à l'amour-propre, mais penser hors de sa communauté numérique relève de l'exception. Le désir d'être reconnu, aimé, respecté, d'avoir raison tend à prendre le pas sur le souci d'élévation intellectuelle et d'amélioration morale associé aux idéaux humanistes. La post-vérité se caractérise de ce fait par un rejet croissant de la science, et pas seulement en matière climatique, ou par son ravalement au rang de croyances comme les autres – par exemple chaque fois que l'on préfère les enseignements de son expérience, ou du « terrain », à ceux de la recherche, comme si le sens jaillissait du terrain telle l'eau du robinet. Elle se manifeste de multiples autres façons, c'est pourquoi nous avons besoin d'un livre entier pour en cerner l'essence et compléter, complexifier et nuancer cette première définition.

Le changement des mentalités est progressif. Comme pour la sécularisation ou d'autres mutations sociales, on ne saurait le dater trop précisément. Raisonnements et pratiques présentent une certaine inertie ; ils évoluent en général avec une relative lenteur. Il ne suffit pas d'être exposé une ou deux fois à un certain point de vue pour modifier le sien. Les choses se font par imprégnation, insensible à court terme, assez insensée à plus longue échéance quand on prend du recul. Tout au plus peut-on poser quelques jalons. Le Web est inventé en 1989. En 1995, plus de 9 % des Américains utilisent Internet, contre 1,5 % des Européens<sup>3</sup>. En l'an 2000, ils sont respectivement 48 % et 34 %<sup>4</sup>. Facebook naît en 2005, Twitter l'année suivante, Instagram en 2010. Cette année-là, Facebook compte déjà plus de 500 millions d'utilisateurs actifs dans le monde, un nombre qui triple au cours des cinq années suivantes<sup>5</sup>. Son succès est fulgurant. En 2010, Eurostat estime que 80 % des jeunes internautes européens utilisent les réseaux sociaux<sup>6</sup>. L'inflexion des pratiques s'avère bien plus rapide qu'avec les innovations technologiques précédentes, telles que le micro-ordinateur, le téléphone ou l'automobile. En 2012, plus de huit Français sur dix ont accès à Internet (la moitié d'entre eux *via* un smartphone)<sup>7</sup>. Aujourd'hui, l'utilisation des réseaux sociaux est si répandue que la question n'est plus de savoir si l'on s'en sert mais pourquoi l'on ne s'en servirait pas. En moyenne, un utilisateur actif de Snapchat ouvre vingt fois par jour son application, et dix fois pour ce qui est de TikTok et Instagram<sup>8</sup>. Vraisemblablement, les phénomènes décrits ici n'ont pas encore déroulé toutes leurs conséquences. À mesure que les usages numériques gagneront un peu plus en profondeur et en généralité, nous progresserons encore d'un cran dans la post-vérité. L'exemple de la patrie de naissance d'Internet, les États-Unis, n'incline pas à l'optimisme, quand bien même l'Europe tenterait, timidement, de réguler les pratiques les plus excessives.

Parler de « post-vérité » ne veut pas dire que tous les gens, ou une grande majorité d'entre eux, embrassent l'erreur et

donnent plus de valeur à la subjectivité qu'à l'objectivité. Hommage du vice à la vertu, la référence à la vérité demeure. C'est bien la vraisemblance qui rend les fictions plus convaincantes. On aurait tort aussi de hausser les épaules en se consolant : *cela ne concerne que Trump ou les complotistes*. Non, nous sommes toutes et tous, à des fréquences et à des degrés divers, impliqués. Notre cerveau se remodèle par l'utilisation intensive d'Internet et des médias sociaux, comme avec toute expérience répétée. N'assistons-nous pas à une mutation anthropologique, comparable à celle de l'apparition de l'écriture, mais en mode « avance rapide » ?

Si les algorithmes ne constituent pas des règles neutres de structuration du cyberspace, c'est en raison de la finalité de notre système économique, le capitalisme.

Celui-ci, on le sait, définit l'entreprise par la possession des capitaux, fait de l'accumulation de richesses une fin en soi et institue le marché, c'est-à-dire le laisser-faire, comme mode de régulation. Ainsi, l'économie est une arène dans laquelle les entreprises s'engagent afin de récolter le plus de profits possible. Mais elles ne peuvent attendre, passives, que les revenus tombent du ciel. Il leur faut provoquer l'acte d'achat, et pour cela susciter le désir. Jusqu'à présent, on n'a pas assez souligné le lien intime entre capitalisme et désir<sup>9</sup>. La course effrénée aux profits implique de stimuler toujours plus la demande, dans une spirale sans fin. Il faut séduire le consommateur, devancer ses attentes, répondre à ses souhaits les plus secrets, fabriquer de nouveaux besoins. C'est pourquoi, parvenu à une certaine maturité, le capitalisme ne peut qu'engendrer la société de consommation. Cela découle d'une nécessité logique. Il s'agit de transformer chaque besoin, même inavoué, non encore existant ou latent, en marchandise. À chaque création de marché, c'est-à-dire chaque nouveau produit, le capitalisme fait jaillir une nouvelle source de profits. Là où il y a désir, il y a marché potentiel. Il s'agit alors de le faire advenir : c'est le rôle des entrepreneurs. L'évangile de la société de consommation a pour incipit : au commencement était le désir. Ainsi, l'histoire du

capitalisme se confond avec celle de l'expansion de la sphère marchande. Petit à petit, le marché attire dans son orbite ce qui relevait de la production domestique ou du don, ou ce pour quoi il n'existait pas de satisfaction possible. Marketing, média de masse, supermarchés, telle est la sainte trinité dont l'apparition fait pénétrer peu à peu dans ce genre nouveau d'environnement. Il y a société de consommation dès lors que celle-ci devient la principale finalité humaine, embrassant presque tous les domaines de l'existence, qu'elle structure le lien social et modèle l'espace urbain.

Avec l'avènement d'Internet et des réseaux sociaux, le capitalisme progresse d'un cran dans sa logique profonde. La post-vérité en procède, car les algorithmes s'adressent en priorité à notre inconscient, à nos désirs les plus intimes. Expliquer en détail pourquoi et analyser l'effet des algorithmes sur nos pensées est la raison d'être de cet essai. Qu'il nous suffise pour l'instant d'affirmer que le « naufrage de la valeur vérité » (selon l'expression heureuse du journaliste Matthew d'Ancona) n'est pas près de s'arrêter, car il en va de l'essence du capitalisme. Trump aura, et a déjà, des émules mythomanes. Son irruption sur le devant de la scène politique mondiale ne doit pas être mise sur le compte des bizarreries d'un pays décidément pas comme les autres. L'homme aux vingt-et-un mensonges publics par jour durant son mandat n'a fait qu'ouvrir la voie. Désormais, aucun pays ne peut se dire à l'abri d'un 6 janvier, date funeste outre-Atlantique où des milliers d'individus convaincus de l'existence d'un complot imaginaire ont tenté de renverser la démocratie. Dans tous les pays se vérifie la « loi de Brandolini » : sur Internet et les réseaux sociaux plus encore que dans les médias traditionnels, une idée fausse, absurde ou trompeuse prend bien moins de temps et d'énergie à énoncer qu'à réfuter. Aussi a-t-elle toujours un temps d'avance.

Il serait naïf de croire qu'il suffirait de ne pas ou peu utiliser Internet ou les réseaux sociaux pour s'immuniser contre leur influence. Tout d'abord, les journalistes se servent de X (ex-Twitter) comme d'un sismographe de l'actualité :

une hausse de 55 % des tweets sur un sujet provoque une augmentation de 17 % de la probabilité de le traiter dans la presse traditionnelle<sup>10</sup>. Or pareille hausse n'a rien d'exceptionnel. Aussi l'influence du cyberspace déborde-t-elle largement sur les autres productions intellectuelles. Ensuite, nous sommes susceptibles de discuter avec des utilisateurs d'Internet et des réseaux sociaux et donc d'être convaincus par leurs arguments ou leurs façons de voir. L'influence emprunte bien des canaux indirects et subtils. Aujourd'hui comme auparavant, nous ne forgeons pas nos points de vue dans un splendide isolement vis-à-vis de nos semblables, mais par la conversation et l'échange d'idées. Que celle-ci ait lieu hors ligne n'implique pas l'absence d'effet d'Internet et des réseaux sociaux. Ainsi, il serait relativement vain d'essayer de distinguer ce qui découle de la sphère numérique de ce qui n'en ressort pas, car les deux domaines s'interpénètrent. Un livre ou une intervention télévisée peuvent très bien servir de révélateur du changement profond de nos mentalités. Nous le verrons, le basculement progressif dans l'ère de la post-vérité est bien une conséquence des développements d'Internet.

Comme nous l'analyserons dans le premier chapitre, les algorithmes amplifient les biais et les failles de nos esprits pour des raisons économiques. Et même quand, conscients de ces dérives, leurs concepteurs tentent de reprendre la main, ils sont loin d'y parvenir, impuissants qu'ils sont face à la logique d'un système, qui commande l'apprentissage automatique de la machine. Chacun des chapitres suivants analyse l'une des dimensions de la post-vérité et examine en quoi les algorithmes l'exacerbent, la favorisent ou l'engendrent, sous l'angle des preuves empiriques et des causalités théoriques. Autrement dit, sont mobilisés à chaque fois des études de terrain et des raisonnements s'appuyant sur les connaissances actuelles du fonctionnement de l'esprit humain. Pour bien les comprendre, une précision liminaire s'impose. Les sciences sociales ne prétendent pas expliquer l'entièreté des phénomènes. Soit par imperfection et incomplétude des connaissances : nous ne sommes pas encore en mesure de déceler

toutes les causes agissantes ou les effets de leurs interactions. Soit parce que les règles ou structures qui président à l'apparition desdits phénomènes sont partiellement indéterminées. Autrement dit, il y a une variabilité intrinsèque des faits sociaux ou des mentalités collectives, un peu comme quand, en sport, on affronte le même adversaire dans des conditions identiques : le résultat est rarement le même, sauf si, bien sûr, l'on affronte bien meilleur que soi. Au reste, une expérience quotidienne nous informe de la banalité de la chose ; alors que nous tendons généralement à nous comporter d'une manière prévisible et répétitive dans des situations similaires, selon la signature de notre personnalité, nous sommes également sujets à une certaine fluctuation dans nos réactions et dans nos propos. Par exemple, quelqu'un de colérique ne s'emporte pas à chaque contrariété. Il existe des circonstances, pourtant identiques à tant d'autres, où, à la grande surprise de son entourage, il ne se comporte pas comme attendu. Quoi qu'il en soit, dans les sciences sociales, la cause identifiée par l'analyse n'est pas toujours suivie de la conséquence. Le déterminisme est probabiliste, c'est-à-dire que la survenue de la cause a accru la fréquence d'occurrence de la conséquence. Par exemple, dire qu'en l'absence de la cause  $x$  38 % des Américains croient en  $y$ , mais qu'en sa présence cette proportion monte jusqu'à 57 % revient à soutenir que l'apparition de la cause augmente les chances d'apparition de la conséquence. Il n'y a pas de contradiction, bien que cela n'explique pas pourquoi 43 % des gens n'adhèrent pas à  $y$  malgré  $x$  ou pourquoi 38 % le font sans  $x$ . Autrement dit, ce n'est pas parce que l'on n'observe pas la conséquence, ou qu'on la constate en l'absence de la cause, que l'analyse est erronée. C'est sans doute la chose la plus mal comprise dans les conversations quotidiennes, où l'on généralise à partir d'exemples et de contre-exemples. Ainsi, pour la science, ni l'exception ni la complexité des phénomènes étudiés n'invalident jamais la règle causale. En ces temps troubles où elle est si décriée, il convient de rappeler son rôle éminent dans la production des connaissances et l'établissement de vérités.

La vocation de la science est de trouver et de dire la vérité. Ce qui l'intéresse au premier chef est l'établissement de lois causales. Il se passe ceci parce que... La supériorité du raisonnement scientifique sur le raisonnement profane dans l'établissement de la vérité tient à plusieurs choses. La méthode, d'abord, qui permet d'aller au-delà des subjectivités. Un individu différent doit, en suivant le même protocole, aboutir aux mêmes résultats. La méthode est aussi affaire de confrontation aux données, interprétées statistiquement, là où, au quotidien, nous nous tenons quitte de réflexions à géométrie variable, en cherchant des exemples qui corroborent nos impressions et pensées, sans être en mesure d'en soupeser la portée et la généralité faute de se mettre aussi en quête d'exemples contraires et de s'interroger sérieusement sur la compatibilité des faits avec d'autres récits et visions du monde.

Ensuite, la recherche s'appuie sur les acquis des connaissances, elle s'égarer moins dans de fausses-pistes, et s'efforce de faire le tour des idées, d'identifier clairement l'action des causes et de distinguer l'accidentel du conjoncturel et du structurel, ce qui ne signifie pas qu'elle a réponse à tout. Elle dévoile les impensés, dissipe et réfute stéréotypes, préjugés et idées reçues qui sont le lot commun des individus qui ne consacrent pas leur carrière à réfléchir sur un sujet donné. Enfin, les raisonnements incohérents, inconsistants, flous, la déformation des faits ou des propos, voire leur incompréhension, n'ont normalement pas leur place. Un bon chercheur se nourrit des critiques, il prend appui sur elles pour élever sa pensée – c'est même une nécessité pour voir son travail publié et reconnu –, tandis que l'amateur tend à vouloir les repousser.

Bien sûr, par le passé, la science (disons plutôt les théories dominantes) s'est trompée de multiples fois. En outre, ses travaux sont souvent imparfaits ou limités. Par ailleurs, on trouve de tout sous son vaste chapiteau : de l'excellence, de la rigueur, des intuitions remarquables insuffisamment développées ou fondées, des erreurs fécondes, des biais de

publication, de méthodologie, voire des falsifications pures et simples. Enfin, les sciences sociales offrent plus de marges d'interprétation, donc d'interstices par où la subjectivité peut se glisser, il est plus rare de s'y affronter à une critique externe, des théories aux postulats erronés peuvent survivre longtemps... Mais il ne s'ensuit pas que l'on doive dévaloriser la science, ou que les raisonnements profanes lui soient supérieurs. Ils le sont très rarement, et pour de très bonnes raisons.

Avant tout, beaucoup de ces défauts procèdent non d'une faille de la science mais du fait que sa méthode n'est pas assez appliquée – de ce qu'elle comporte d'encore profane en elle. Très souvent, quand la science est défaillante, c'est parce que les chercheurs importent dans leur pratique les préjugés de la société ou qu'ils tentent de les légitimer – ainsi des théories médicales racistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On accepte comme vrai ou l'on soustrait à l'examen ce qui est critiquable, on n'aperçoit pas l'implicite ou l'impensé, ou bien l'on déduit de l'interprétation statistique des données ce qui conforte sa théorie ou hypothèse préalable sans se demander en quoi elle serait compatible avec des explications concurrentes. Car la méthode scientifique consiste à douter de tout, à tout soumettre à l'analyse, à ne rien prendre pour vrai qui n'ait été prouvé comme tel. « Tout », cela veut dire aussi : ses propres intuitions ou convictions. La méthode scientifique a quelque chose d'une ascèse, car il s'agit souvent de penser contre soi-même. Le doute et la remise en question en font partie intégrante. Moins on les pratique, plus on risque de s'engager dans une impasse théorique ou s'abstraire du réel. Un bon travail de recherche doit souligner ses limites en même temps que ses apports. C'est normalement une exigence de publication dans toute revue scientifique. Mais, d'une part, l'existence de mauvais scientifiques n'est pas un argument contre les bons scientifiques ou la démarche scientifique. D'autre part, ces défauts subsistent par ce que la méthode doit encore à ce qui n'est pas scientifique en elle, à des énoncés qu'elle ne peut ni réfuter ni infirmer empiriquement. Pour prendre



une métaphore, la réponse à l'erreur humaine dans l'aviation n'est pas de mettre aux commandes des pilotes non entraînés mais de mieux les former.

Le profane, lui, vit souvent dans un monde d'évidences ou d'impressions qu'il interroge peu ou mal, faute de pouvoir s'appuyer sur les acquis de décennies ou siècles de recherche. Lorsqu'il est critiqué, il cherche à se justifier. Il va donc se convaincre de raisons dont certaines seront pertinentes mais d'autres, vraisemblablement la plupart, seront soit contraires à la vérité, soit infondées, soit partielles et partiales. Dans l'ignorance, il n'y a pas de miracle de l'intelligence. On cadre mal les problèmes, on prend l'exception pour la règle, on manque d'imagination pour comprendre autrui, on n'aperçoit pas l'implicite, on saute aux conclusions... L'esprit humain n'est bon à la manifestation de la vérité qu'à la condition d'y consacrer beaucoup de temps et d'efforts. À défaut de pouvoir le faire, il se trompe dans les grandes largeurs. Il en est des raisonnements comme d'un pont : aussi cohérent et rigoureux soit l'enchaînement des arguments, ils peuvent s'effondrer au moindre point faible. La recherche consiste en la culture collective du savoir, en s'appuyant sur la cumulativité des efforts précédents ; elle est l'aboutissement d'un long processus de sélection des idées et protocoles d'enquête, qui dépasse les facultés d'un seul individu. Du fait de cette organisation collective, à travers le temps, elle peut tirer le meilleur de l'intelligence humaine, qui, sans cela, serait beaucoup trop limitée.

Un des problèmes majeurs qui signe la post-vérité tient au gouffre grandissant entre le discours savant et les croyances de tout un chacun, et pas seulement en matière climatique, alors même que la population est plus diplômée que jamais. En effet, s'agissant des sciences sociales, économie en tête, il existe plusieurs mondes d'écart entre les théories et preuves dégagées par la recherche et les idées simples en vogue chez les électeurs et électrices, à tel point qu'il ne serait pas exagéré de soutenir que, dans leur majorité, ils évoluent presque dans des « réalités alternatives ». Et pourtant, paradoxalement, la

science économique, en particulier ses théories dominantes, est très loin d'être exempte de tout reproche, notamment parce qu'elle fait prévaloir les exigences de la modélisation mathématique sur le réalisme théorique !

Parler d'ère de post-vérité ne signifie pas que chaque individu pris isolément valorise plus la fiction que le réel ou se montre toujours indifférent à la vérité. Insistons sur ce point : les sciences sociales dégagent des lois causales probabilistes, c'est-à-dire que les effets ne sont ni homogènes entre individus ni homogènes dans le temps ; certains sont plus influencés que d'autres, et chaque réflexion est loin d'être déformée. Après tout, nous ne sommes pas dénués de défenses intellectuelles et le phénomène étudié est quelque peu complexe. Il est même vraisemblable qu'il se trouve des personnes dont la capacité à discerner le vrai du faux n'a été en aucune façon altérée par les algorithmes – mais plus nombreux seront les individus qui s'imaginent en faire partie alors qu'ils sont immergés dans des bulles cognitives. Notre analyse porte bien sur des masses d'individus ou de raisonnements. À cette échelle-là, les mentalités collectives évoluent à une vitesse assez vertigineuse, en profondeur, et il importe d'en prendre la mesure et d'en cerner les causes. Qu'on le veuille ou non, la post-vérité nous concerne tous.

Contrairement à une idée reçue, en matière politique, le cyberspace n'est pas une immense agora où les idées seraient à égalité. Comme nous le démontrerons, les algorithmes favorisent certaines visions du monde et mouvements politiques.

Nous ne pourrions plus dire que nous ne savions pas. Il est temps d'ouvrir les yeux face à cet enjeu civilisationnel majeur. Sous-estimer le phénomène (le jobard, c'est toujours l'autre, n'est-ce pas ?) fait partie du phénomène. Car nous avons besoin, dans le moment même où nous cédon à nos désirs, d'avoir une image valorisante de nous-mêmes. Cet ouvrage invite à un sursaut de lucidité. Son ambition est de faire comprendre pourquoi le monde est devenu si déroutant et de procurer une boussole intellectuelle humaniste pour s'y

repérer. Il convient toutefois de se garder de toute conclusion pessimiste. Le changement ne passe-t-il pas par une prise de conscience préalable ? Comprendre permet d'agir. Quoique les travers auscultés ici soient structurels, et ne se dissiperont pas d'eux-mêmes, ils renvoient moins à une nature humaine anhistorique qu'aux règles d'un système économique. Or ce que l'humain a fait, il peut aussi le défaire. Il n'y a pas de fatalité qui tienne.